John Carter Brown
Library
Brown University

Acquired for the
John Carter Brown Library
through the
Lawrence C. Wroth Fund

By Saint-Lambert.
Les Saisons
1769

LES DEUX AMIS, CONTE IROQUOIS.

M. DCC. LXX.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Ce Conte qui nous eſt tombé entre les mains, nous a paru plein d'intérêt & très-piquant par ſa ſingularité. Nous avons trouvé que les Mœurs des Peuples de l'Amérique ſeptentrionale y étoient peintes avec une extrême vérité, & conformes à tout ce que nous en diſent les Voyageurs les plus dignes de foi.

Nous ne chercherons point à deviner l'Auteur ; il peut avoir des raiſons pour ne pas ſe nommer, & ſon nom ne rendroit pas le Conte meilleur.

LES

LES
DEUX AMIS,
CONTE IROQUOIS.

Les Iroquois habitent entre le fleuve Saint Laurent & l'Ohio. Ils composent une Nation peu nombreuse, mais guerrière, & qui a conservé son indépendance au milieu des François & des Anglois.

Les Iroquois vivent rassemblés dans des Villages, où ils ne sont soumis à l'autorité d'aucun homme ni d'aucune Loi. Dans la guerre, ils obéissent vo-

lontairement à des Chefs ; dans la paix, ils n'obéiſſent à perſonne.

Ils ont les uns pour les autres les plus grands égards : chacun d'eux craint de bleſſer l'amour propre d'un autre, parce que cet amour propre s'irrite aiſément, & que la plus légere offenſe eſt bientôt vengée. La vengeance eſt l'inſtinct le plus naturel aux hommes qui vivent dans les ſociétés indépendantes ; & le Sauvage, qui ne peut faire craindre à ſon ſemblable le Magiſtrat & les Loix, fait craindre ſes fureurs.

C'eſt donc la crainte qui eſt chez les Sauvages, la cauſe de leur politeſſe cérémonieuſe & de leurs complimens éternels : elle l'eſt auſſi de quelques aſſociations. Certaines familles, quelques

particuliers, se promettent par serment de se secourir, de se protéger, de se défendre : ils passent leur vie dans un commerce de bons offices mutuels ; ils sont tranquilles à l'abri de l'amitié, & ils connoissent mieux que nous son prix & ses charmes.

Tolho & Mouza, deux jeunes Iroquois du Village d'Ontaïo, étoient nés le même jour, dans deux cabanes voisines & dont les habitans, unis par serment, avoient résisté ensemble à leurs ennemis, aux besoins & aux accidens de la vie.

Dès l'âge de quatre à cinq ans, Tolho & Mouza étoient unis comme leurs peres : ils se protégeoient l'un l'autre dans les petites querelles qu'ils avoient avec d'autres enfans : ils parta-

geoient les fruits qu'ils pouvoient cueillir. Amusés des mêmes jeux, occupés des mêmes choses, ils passoient leurs jours ensemble dans leurs cabanes, sur la neige ou sur le gazon. Le soir leurs parens avoient peine à les séparer, & souvent la même natte servoit de lit à tous deux.

Lorsqu'ils eurent quelque force & quelques années de plus, ils s'instruisirent à courir, à tendre l'arc, à faire des fléches, à les lancer, à franchir les ruisseaux, à nager, à conduire un canot. Ils avoient l'ambition d'être les plus forts & les plus adroits de leur Village; mais Tolho ne vouloit point surpasser Mouza, & Mouza ne vouloit point surpasser Tolho.

Ils devenoient de jour en jour plus

chers & plus néceſſaires l'un à l'autre : tous les matins ils ſortoient de leur cabane : ils élevoient les yeux au Ciel & diſoient :

» Grand Eſprit, je te rends graces » de tirer le ſoleil du fond du grand » lac & de le porter ſur la chevelure » des montagnes : ſoit qu'il ſorte du » grand lac, ou ſoit qu'il deſcende de » la chevelure des montagnes, il ré- » jouira mon ami. Grand Eſprit donne » la roſée à la terre, du poiſſon à mes » filets, la proïe à mes fléches, la force » à mon cœur & tous les biens à mon » ami. «

Déja ces jeunes Sauvages alloient à la chaſſe du chevreuil, du liévre & des animaux timides : ils ne chaſſoient jamais ſéparément, & le gibier qu'ils

apportoient, se partageoit également entre leurs cabanes.

Lorsqu'ils eurent assez de forces & d'expérience pour attaquer dans la forêt le loup, le tigre & le carcajou, avant de tenter ces chasses où ils pouvoient courir quelques dangers, ils pensèrent à se choisir un Manitou.

Les Iroquois, comme tous les Sauvages, adorent un Etre Suprême, qui a tout créé & dont rien ne borne la puissance : ils le nomment le *Grand Esprit*. Ils sont persuadés que cet Etre donne à chacun d'eux un Génie qui doit les protéger dans tout le cours de leur vie : ils croyent qu'ils sont les maîtres d'attacher le Génie à tout ce qu'ils veulent. Les uns choisissent un arbre; d'autres une pierre; ceux-ci une

jeune fille ; ceux-là un ours ou un orignal. Ils penſent qu'auſſi-tôt qu'ils ont fait ce choix & qu'ils ont dit: » Orignal, Arbre ou Pierre, je me » confie à toi, « le Génie qui doit veiller ſur eux, s'attache à ces ſubſtances qu'ils appellent leur *Manitou*, & ils ſe tiennent fort sûrs que toutes les fois qu'ils invoquent leur Génie, il quitte le Manitou & vient les ſecourir. Ces ſuperſtitions ſont abſurdes, j'en conviens, mais elles ne le ſont pas plus que celles de pluſieurs Peuples policés.

Tolho & Mouza ſe propoſerent un jour d'aller ſur la montagne où les Iroquois vont adorer le Grand Eſprit, & ils s'y rendirent au lever du ſoleil. Là ils répétèrent leurs exercices : ils

frappoient les arbres du caſſe-tête ou de la hache ; ils perçoient de leurs fléches les oiſeaux qui voloient autour d'eux ; ils couroient l'un contre l'autre avec des geſtes menaçans ; ils ſe firent même quelques légeres bleſſures d'où ils virent avec joie couler leur ſang. » Grand Eſprit, diſoient-ils, nous ſommes des hommes ; nous ne craindrons ni l'ennemi, ni la douleur : donne-nous un Génie ; il ne rougira pas d'être notre guide. « Après cette courte priere, les deux jeunes Sauvages ſe regardèrent avec attendriſſement & une ſorte de reſpect ; leurs regards s'animoient, ils ſembloient ſaiſis d'un ſaint enthouſiaſme & obéir à des impulſions dont ils n'étoient pas les maîtres. Dans ces tranſports, cha-

cun d'eux prononça le nom de ſon ami, chacun d'eux attacha ſon Génie à la perſonne de ſon ami. Mouza fut le Manitou de Tolho; Tolho fut le Manitou de Mouza.

Dès ce moment, leur amitié leur devint ſacrée; les ſoins qu'ils ſe rendoient avoient quelque choſe de religieux; chacun d'eux étoit pour l'autre un objet de culte, un Etre divin. Ils ſe trouvèrent un courage plus ferme, une audace plus intrépide. Ils attaquèrent avec ſuccès les animaux les plus féroces, & tous les jours ils revenoient dans Ontaïo chargés de proie & de fourrure.

Les jeunes filles des Sauvages aiment beaucoup les bons Chaſſeurs: elles les préferent même aux Guer-

riers. Ceux-ci donnent à leurs maîtresses ou à leurs femmes, de la considération : les Chasseurs leur donnent des vivres & des fourrures ; & chez les femmes sauvages, l'abondance vaut mieux que la gloire. Les jeunes filles d'Ontaïo faisoient de fréquentes agaceries aux deux jeunes amis ; mais ils y résistoient, parce que les Iroquois sont persuadés que les plaisirs de l'Amour énervent le corps & affoiblissent le courage, lorsqu'on s'y livre avant l'âge de vingt ans. Mouza & Tolho n'en avoient encore que dix-huit, & ils auroient rougi de n'avoir pas sur eux-mêmes autant de pouvoir qu'en ont communément les jeunes gens de leur Nation.

Selon l'Auteur du Mémoire sur

les mœurs des Iroquoïs, cité dans les *Variétés Littéraires*, & selon les relations de tous les Voyageurs, les filles chez ces Peuples ont fort peu de retenue. Ce n'eſt pas que la Nature n'ait preſcrit, dans le nouveau Monde comme dans l'ancien, l'attaque aux hommes, la défenſe aux femmes; mais dans ces contrées, on attache de l'honneur à la chaſteté des hommes, & les femmes attachent de l'honneur à la conquête des Chaſſeurs habiles & des vaillans Guerriers. Dans tous les climats, l'homme & la femme naiſſent avec les mêmes inſtincts; mais dans tous les climats, l'opinion établit des habitudes qui changent la nature. De toutes les eſpèces d'animaux, l'eſpèce humaine eſt celle que l'habitude modi-

fie le plus. Parmi les jeunes filles qui tentèrent la conquête de Tolho & de Mouza, Erimé étoit la plus aimable. Elle avoit dix-ſept ans: elle n'avoit point encore eu d'Amans; elle étoit vive & gaie; elle aimoit le travail & le plaiſir; elle étoit coquette avec les jeunes gens, reſpectueuſe, attentive avec un frere de ſa mere qui avoit élevé ſon enfance, & de la cabane duquel elle prenoit ſoin. Ce Viellard s'appelloit Cheriko: il étoit reſpecté dans les différens Bourgs d'une Nation qui porte à l'excès le reſpect dû aux Vieillards.

Sa niece eſſaya de plaire alternativement à chacun des deux amis; mais les Iroquois étoient menacés d'une guerre avec les Outaouais. Le mo-

ment des grandes pêches arrivoit. Mouza & Tolho soumis à leurs préjugés, occupés des préparatifs de leur pêche, parurent faire peu d'attention aux agaceries d'Erimé. Ils s'embarquèrent sur le fleuve Saint Laurent. A leur départ, Erimé ne parut point triste; elle les conduisit en riant jusqu'au rivage, & au moment qu'ils entroient dans le Canot, elle leur chanta gaiement la chanson suivante qu'elle venoit de composer pour eux.

» Ils partent les deux Amis; les voilà » qui habitent le Grand Fleuve. Ils » partent, & les Filles d'Ontaïo sou- » pirent. Pourquoi soupirez-vous, » Filles d'Ontaïo? Mouza & Tolho » n'ont point veillé à la porte de vos » Cabanes. «

» Les deux Amis ſont deux Man-
» gliers en fleurs : leurs yeux ont
» l'éclat de la roſée au lever du ſoleil :
» leurs cheveux ſont noirs comme
» l'aîle du corbeau. Ils partent, & les
» Filles d'Ontaïo ſoupirent.

» Ne ſoupirez pas, Filles d'Ontaïo ;
» ils reviendront les deux Amis : ils
» ſeront hommes ; ils auront tout leur
» eſprit : ils viendront à vos Cabanes,
» & vous ſerez heureuſes. «

Cependant Mouza & Tolho voguèrent vers les parties du fleuve qui forment dans les terres des eſpèces de golfes, & qui abondent le plus en poiſſon. Les Sauvages parlent peu, parce qu'ils ont peu d'opinions & que ces opinions ſont les mêmes ; mais ils ont un ſentiment vif & ils l'expriment fréquem-

ment par des exclamations ou des geſtes. Un ami a beſoin de révéler à ſon ami quelles ſont les impreſſions qu'il reçoit des objets extérieurs ; il a beſoin de lui manifeſter ſes craintes, ſes eſpérances, le ſentiment qui le domine. Dans leur navigation, les deux Iroquois gardoient un profond ſilence. Enfin Mouza regarda Tolho tendrement, & baiſſa les yeux & la tête d'un air conſterné. Tolho, qui rencontra les yeux de Mouza, ne put ſoutenir ſes regards & détourna la tête en rougiſſant.

Ils arrivèrent, à l'entrée de la nuit, dans le golfe où ils vouloient tendre leurs filets : ils attachèrent leur canot à de longs peupliers qui bordoient le rivage : ils abbattirent quelques bran-

ches de chêne ; ils formèrent une hutte dont ils garnirent le fond de feuillages sur lesquels ils s'étendirent.

Mouza s'endormit, mais après un moment de sommeil, il s'éveilla. Son ami l'entendit qui répétoit à demi voix la chanson d'Erimé. Tolho s'endormit enfin. Il parut fort agité pendant son sommeil, & Mouza, qui l'observoit, crut l'entendre prononcer en dormant le nom d'Erimé.

Dès que le jour parut, ils se levèrent en silence & commencèrent leur pêche qui ne fut pas heureuse. Ils étoient affligés l'un & l'autre. Mouza montroit la tristesse la plus profonde, & Tolho de la douleur & de l'indignation. Ils se proposerent de se rendre dans un golfe plus abondant en poisson,

poiſſon, mais aſſez voiſin de la Caſcade de Niagara, cette Caſcade célébre où le fleuve Saint Laurent, large de près d'une lieue, précipite ſes eaux de la hauteur de deux cens toiſes. Le fleuve, aux environs du golfe que cherchoient les jeunes Iroquois, eſt ſerré entre des montagnes & ſemé de rochers & d'écueils : il y a des courans très-rapides, & la navigation en eſt très-dangereuſe. Mouza & Tolho naviguoient à travers ces rochers, conduits par la crainte de revenir dans Ontaïo ſans être chargés de poiſſon, & avec la confiance que leur donnoit leur courage.

Ils n'étoient pas éloignés de ce golfe où ils vouloient ſe rendre, lorſqu'il s'éleva un vent violent qui les

emporta vers la caſcade. Ce vent étoit pouſſé par un orage qui s'étendoit à l'Occident. Le Ciel étoit encore ſerein au Zénith; mais, un peu au deſſus des montagnes, il étoit ſombre & noir; les éclairs ſembloient des feux qui s'élançoient de ces montagnes, dont le tonnerre & les vapeurs enveloppoient les ſommets. Les feux de la nue ſe réfléchiſſoient ſur l'étendue des eaux agitées. Le canot voloit rapidement ſur un courant qui l'entraînoit vers la caſcade; le bruit continu de la chûte immenſe des eaux, le bruit interrompu des tonnerres & des vents portoient la crainte dans l'ame courageuſe des jeunes Sauvages; mais cette crainte ne leur ôtoit point la préſence d'eſprit.

Malgré la force du courant & de la tempête, ils dirigeoient le canot avec art & ils évitoient les écueils. Ils regardoient de toutes parts pour découvrir quelque plage où ils pourroient aborder ; mais ils se voyoient environnés par-tout de rochers escarpés ou suspendus. Déja ils découvroient l'amas de vapeurs, le nuage éclatant qu'élevent jusqu'au Ciel les eaux du fleuve en rejaillissant des rochers sur lesquels elles se brisent. Ce nuage étoit entre les jeunes Amis & le Soleil : la lumiere de cet astre étinceloit à travers les vapeurs & y répandoit toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel ; ces vapeurs brillantes touchoient à l'extrémité du sombre nuage d'où partoient la foudre & les éclairs. Tolho & Mouza senti-

rent qu'ils ne pouvoient éviter d'être entraînés dans la chûte du fleuve & de tomber avec la maſſe des eaux ſur les pointes des rochers. Ils ſe regardèrent en s'écriant ; » Mouza n'aura » point à regretter Tolho ; Tolho » n'aura point à regretter Mouza. » Pleure Erimé, pleure : ceux qui » t'aiment vont mourir. « C'eſt Mouza » qui prononça ces paroles. Ils s'em» braſſerent encore. Ils étoient déja couverts des vapeurs qui s'élevent & retombent ſur les bords de la caſcade terrible ; ils ſe ſentirent près du gouffre ; ils ne s'abandonnoient pas encore à leur deſtinée, & regardant de côté & d'autre ſur les eaux écumantes, ils virent à côté d'eux quelques arbres qui étendoient leurs branches ſur le

fleuve ; ils se les montrèrent ; ils se jettèrent à la nage, leurs fléches dans les mains, le carquois sur l'épaule, & ils abordèrent sous les arbres dans une prairie marécageuse, d'où ils se rendirent bientôt sur un terrein plus élevé ; ils entrèrent ensuite dans une Forêt, dont les arbres immenses ombrageoient les rives du grand fleuve.

Dès qu'ils eurent mis les pieds sur le rivage, ils s'embrassèrent yvres de joie, & tous deux se jettèrent à genoux. » Grand Esprit, Ame des fleuves, du soleil & des tonnerres, dit » Mouza, tu m'as conservé mon ami. « » Cher ami, s'écria Tolho, nous ne » pouvons périr ensemble. « Après cette première effusion de tendresse &

de joie, ils se reposerent quelque temps sur le gazon, sans se parler; &, les yeux fixés à terre, ils se regardèrent, & Mouza versoit un torrent de larmes.

» O Mouza! dit Tolho, j'atteste le » Grand Esprit, mon ame vit avec » toi, je souffre de tes peines, je ris » de ta joie. Hélas! je le vois, ton » esprit t'abandonne, il n'est plus au- » près de Tolho, il suit Erimé. « » Ah! dit Mouza en se jettant dans » les bras de son ami, j'aime Tolho » plus que moi-même; mais Erimé » possede ma pensée, il est vrai, oui » il est vrai. «

» Ecoute, dit Tolho, j'ai vu tes » peines; n'as-tu pas vu les miennes? » N'as-tu pas vu qu'Erimé m'enlevoit

» mon esprit?.... Je l'ai vu, dit
» Mouza, & je meurs... Ah ! reprit
» Tolho, tu ne peux être plus malheu-
» reux que moi ; mais je ne ferai pas
» long-temps couler tes larmes. J'ai
» un tort ; il faut que tu me le par-
» donne. Il y a près d'une lune que
» mon cœur est déchiré, & je ne t'ai
» point prié de le guérir.... Ah ! dit
» Mouza, ne t'ai-je pas aussi caché
» mes pensées ? Oui, j'ai scellé ma
» bouche auprès de mon ami ; mais
» ma bouche va s'ouvrir : tu verras le
» cœur qui t'aime & qui souffre ; il ne
» veut plus se cacher à toi. Disons
» tout. Tu te souviens du jour où
» nous revinmes chargés de peaux de
» tigres, d'ours, & de carkajou ; nos
» parens furent riches de notre chasse,

» & les filles d'Ontaïo chantoient les
» deux Chaſſeurs. Erimé vint à moi:
» le ſouris étoit ſur ſes lévres, & l'eſ-
» prit d'amour étoit dans ſes yeux.
» Mouza, dit-elle, abat les tigres;
» perce le carkajou, renverſe l'ours,
» & il n'en demande point la récom-
» penſe aux filles d'Ontaïo. Après
» avoir dit ces mots, elle ſe retourna;
» je rougis, & je ne lui répondis rien.
» Je m'éloignai, mais avec peine;
» mes pieds étoient peſans, & mes
» genoux ne ſe plioient pas. Je me
» retirai le ſoir dans la cabane de mon
» pere, & je ne t'y appellai pas; l'ima-
» ge d'Erimé occupoit tout mon eſprit:
» elle l'occupa dans le ſommeil; à mon
» réveil, je vis encore Erimé. Je me
» diſois cependant, les Outaouais

» menacent Ontaïo ; j'aurai besoin de
» mes forces & de mon courage :
» l'Amour abat, dit-on, les forces
» du Guerrier qui n'a pas vingt ans, &
» je n'ai pas vingt ans. J'ajoutois bien-
» tôt : qu'Erimé est douce & belle !
» Ses yeux me demandent de l'amour,
» qui pourroit résister ?.... Tolho,
» Tolho résisteroit, & si je cédois à
» l'Amour, je ne pourrois plus soute-
» nir les regards de mon ami. C'est
» ainsi que je commençois à te crain-
» dre. Arrête, dit Tolho qui écoutoit
» avec des yeux inquiets, arrête : dis-
» moi le jour, le moment où Erimé
» t'a dit les paroles d'amour. Le jour
» même de notre arrivée, répondit
» Mouza, & un moment avant la
» nuit. Ah ! dit Tolho, tu es le premier

» de nous auquel elle a parlé d'amour.
» Poursuis. Mouza continua : le sou-
» venir des promesses que nous nous
» étions faites l'un à l'autre, de
» goûter les douceurs de l'Amour,
» qu'après avoir enlevé des chevelures
» à l'Ennemi, revenoit à ma pensée,
» & je me trouvois fort ; mais je me
» retraçois les charmes, le souris, les
» regards d'Erimé, & je perdois ma
» force. O Tolho ! dans ton absence,
» je t'invoquois, & en ta présence je
» n'osois te parler. Mais ce n'est pas
» encore à ce moment où j'ai pensé
» que je pouvois t'aimer moins ; c'est
» lorsque je te vis, la veille de notre
» départ, entretenir Erimé qui te prit
» la main & que tu regardois des yeux
» de l'amour. Je frissonnai comme la

» jeune fille qui voit la couleuvre » qu'elle entendoit siffler ; j'étois agité, » troublé, confus, jaloux du cœur » d'Erimé & du tien. A notre départ, » je crus entrevoir que la plus belle des » filles ne t'aimoit pas plus que moi » & que tu pouvois encore être la » moitié de mon ame. «

» Ah ! Mouza, dit son ami, Erimé » m'entraîne, mais avec toi. Elle sem- » bloit m'aimer la veille de notre dé- » part. Tolho, dit-elle, passe le tems des » fleurs dans les forêts & sur les eaux, » où il n'y a point de fleurs. Elle me » dit ces mots d'une voix douce com- » me celle du vent dans les roseaux ; » ma main rencontra sa main. L'eau » brûlante que nous vendent les hom- » mes d'au-delà du grand lac, ne

» répand pas autant de chaleur dans
» nos sens, & ne nous donne pas au-
» tant de vie & de cœur, que je m'en
» sentis en touchant la main d'Erimé.
» Ce feu ne s'éteint pas; il brûle en-
» core le sang de ton ami: mon ame
» me semble augmentée; j'ai une foule
» de pensées que je n'avois pas: je me
» sens plus le besoin de montrer ma
» force, d'exercer mon courage. Je
» donnerois mille fois ma vie pour te
» sauver un chagrin; je m'exposerois
» à toutes les douleurs pour plaire à la
» belle Erimé. Quand j'ai vu qu'elle
» occupoit ton esprit, j'ai frémi: il
» m'a semblé que je t'aimerois moins
» si tu la possédois; mais l'amitié que
» j'ai pour toi m'est si chère, que si je
» craignois de la perdre, le fleuve que

» tu vois, me guériroit de la vie ; ce-
» pendant j'aime Erimé, j'en con-
» viens. Il faut qu'elle m'aime, je le
» ſens & je le dis. Mouza l'interrom-
pit. » Ah ! lui dit-il, tu n'as pas pro-
» noncé une parole qui ne m'ait fait
» ſentir la peine ou le plaiſir. Quelles
» délices je trouve dans mon cœur
» quand tu me parles de notre amitié
» ſacrée ; mais quel ſupplice tu me
» fais ſouffrir quand tu m'aſſures avec
» tant de force que tu ne ceſſeras d'ai-
» mer la belle fille que j'aime ! Oh !
» Mouza, dit Tolho, nos cœurs ſont
» les mêmes en tout & nous ſommes
» malheureux. «

Ils ſe parlèrent encore long-temps de leur paſſion & ſe peignirent en détail la maniere dont ils la ſentoient.

Ni l'un ni l'autre n'imaginoient encore de la combattre & de la vaincre. Tolho avoit dans le caractère plus de violence, d'impétuosité & de fierté que Mouza: celui-ci étoit plus tendre: il avoit une sensibilité plus douce. Ils étoient également généreux, l'un par élévation d'ame & l'autre par tendresse : ils avoient au même dégré le courage, l'amitié & l'amour.

Cependant leur longue conversation avoit épuisé leurs forces. L'un & l'autre accablés de fatigue, se laissèrent tomber sur le gazon & goûtèrent quelque repos. A leur réveil, ils cherchèrent des fruits qui pussent les nourrir, & après un léger repas, ils songèrent à se faire des armes. Ils n'avoient que leurs fléches qui ne pouvoient pas

les défendre contre des animaux féroces : ils coupèrent de jeunes arbres dont ils séchèrent la racine au feu qu'ils allumèrent avec des cailloux. Avec ces massues, ils se trouvèrent en état de combattre toute sorte d'ennemis. Enfin Mouza proposa de retourner au Village d'Ontaïo pour y reprendre un canot, des filets, & se mettre en état de faire une pêche plus heureuse. Tolho sourit d'abord à cette proposition ; mais bientôt son visage devint sérieux ; il fit sentir à son ami le trouble, les jalousies, les peines auxquelles ils alloient s'exposer l'un & l'autre. Mouza partagea bientôt les craintes de Tolho qui étoient fondées, & tous deux retombèrent dans la tristesse la plus profonde.

*

Ils ne prenoient aucune réſolution, & ils paſſerent pluſieurs jours dans la forêt ſans former le deſſein d'en ſortir, ſans avoir le projet d'y reſter : ils ſe parloient ſouvent de leur ſituation.

Tolho dit un jour à ſon ami : » Ce » ne ſont pas les plaiſirs de l'Amour » qui aviliſſent les jeunes Guerriers; » c'eſt ſon empire. Nous ſçavons vain- » cre la douleur, cette compagne de » l'homme ; nous réſiſtons à la faim, » nous bravons le danger ; mais pou- » vons-nous nous croire des hommes » ſi nous reſtons les eſclaves de l'A- » mour ? L'homme rougit de céder à » l'homme, & nous cédons à une jeune » fille ; nous ſouffrons qu'elle occupe » nos penſées, qu'elle nous tourmen- » te. Ah ! dit Mouza, j'aurois rougi » de

» de ma foibleſſe ; mais comment rou-
» gir d'une foibleſſe que je partage
» avec toi ? Ton exemple m'a ôté la
» honte ; mais aujourd'hui ton exem-
» ple releve mon courage. Eh ! que
» ferons-nous en ceſſant d'aimer Eri-
» mé ? que ce qu'ont fait pluſieurs
» jeunes Sauvages que des filles ont
» refuſés. Nous avons vu ces Amans
» s'affliger pendant quelques jours, & dé-
» daigner bientôt celles qui les avoient
» dédaignés. Ah ! dit Tolho, ils n'a-
» voient pas notre amour ! Cela eſt
» vrai, dit Mouza ; mais ils n'avoient ni
» notre amitié, ni notre courage. «

Après pluſieurs diſcours dans leſquels ils ſe rappelloient la conduite des jeunes Sauvages qui avoient vaincu leurs paſſions, après quelques conteſtations

ſur les moyens d'imiter ces Héros, ils firent le projet de ne retourner dans Ontaïo, que lorſqu'ils ſeroient l'un & l'autre en état de revoir Erimé ſans émotion. Ils ſe conſtruiſirent une cabane un peu plus commode que leur hutte, & là, ils vécurent de leur chaſſe & de quelques fruits. Ils ſe demandoient de temps en temps des nouvelles de l'état de leur ame, &, d'ordinaire, ils ne ſe répondoient que par un ſoupir.

Un jour Mouza vint dire à ſon ami qu'il ſe croyoit guéri. Tolho pleura de honte, pouſſa des cris & avoua qu'il ſe croyoit incurable; mais, après un moment de réflexion, » puiſque tu es » guéri, dit-il à Mouza, tu ne ſeras » donc pas malheureux ſi je ſuis l'époux

» d'Erimé ? « Mouza se retira sans répondre, & avant la fin du jour, il avoua qu'il s'étoit trompé, & qu'il aimoit Erimé plus que jamais.

L'un & l'autre, depuis ce moment, parurent plongés dans la plus noire mélancolie : leurs regards étoient farouches & sombres : ils étoient distraits dans leurs fonctions : souvent quand ils étoient ensemble, ils s'avouoient leur douleur profonde ; quand ils étoient séparés, ils poussoient des cris ; ils se jettoient à terre, ils la pressoient de leurs mains, ils se relevoient en portant les yeux au Ciel & en invoquant le Grand Esprit.

Un jour Tolho étoit assis sous un hêtre ; dont les racines découvertes embrassoient un rocher suspendu sur

le fleuve. Sa tête étoit penchée, & ſes yeux fixés ſur les eaux; ſes bras étoient croiſés ſur ſa poitrine; il étoit pâle, immobile, & ſortoit de temps en temps de ce repos funeſte par des mouvemens violens & de peu de durée. Mouza qui le cherchoit, le vit & s'arrêta. Tolho qui ſe croyoit ſeul, ſe leva avec impétuoſité & ſe jettant à genoux; » Grand Eſprit, s'écria-t-il, » je renonce à la vie; veille ſur les » jours de mon ami. « Il alloit ſe précipiter dans le fleuve & il ſe trouva dans les bras de Mouza qui s'écria: » Barbare! tu me laiſſes ſeul ſur la » terre: quoi, tu ne veux pas que je « partage la mort avec toi? Ah! dit » Tolho, tu m'attaches à la vie. « Mouza, ſans lui rien dire, l'embraſ-

soit fortement & l'entraînoit vers le fleuve, pour s'y précipiter avec lui. Tolho l'arrêtoit, en le conjurant de vivre avec Erimé. Mouza l'accabloit des reproches les plus tendres; enfin, entraîné par Tolho, il s'éloigne du fleuve, & tous deux vinrent se reposer à l'entrée de leur cabane. Là, ils s'entretinrent avec assez de tranquillité. Dans la scène qui venoit de se passer entre eux, ils avoient épuisé leurs forces; ils n'en avoient plus assez pour se livrer aux sentimens violens; ils venoient de sentir les horreurs du désespoir; leur ame fatiguée de cet état cruel, cherchoit à se faire des illusions & à retrouver l'espérance.

» Mon ami, dit Mouza, toi avec » qui je veux partager la vie & la mort,

» écoute une de mes penſées. Tu ſçais
» la chanſon qu'Erimé fit pour nous
» au moment de notre départ. Cette
» belle fille chantoit tes louanges & les
» miennes : elle ſembloit nous regret-
» ter tous deux. Oui, dit Tolho, &
» j'ai eu ta penſée. Je me ſuis dit,
» pourquoi ne pourrois-je partager les
» plaiſirs de l'Amour avec l'ami de
» mon cœur, l'ornement de ma vie?
» Je fouriois à cette penſée ; mais je
» me repréſentois Erimé entre tes bras,
» & les viperes de la jalouſie me ron-
» geoient le cœur. Je te pardonne,
» dit Mouza; mais écoute la ſuite de
» mes penſées. Je me ſuis interrogé,
» & je me ſuis dit : ſi Tolho goûtoit
» dans les bras d'Erimé les plaiſirs de
» l'Amour, pourquoi mon ame en

» ſeroit-elle affligée, mon ame qui eſt
» heureuſe des plaiſirs de Tolho ? C'eſt
» parce qu'Erimé ſeroit à Tolho & ne
» ſeroit pas à moi. Mais ſi Erimé le
» veut, ne pouvons-nous pas être heu-
» reux l'un & l'autre ? Elle ſeroit à
» nous, & alors.... Ah ! dit Tolho,
» j'ai auſſi interrogé mon cœur. Ecou-
» te : tu te ſouviens que dès notre en-
» fance, nous avons évité d'être plus
» forts, plus puiſſans, plus adroits l'un
» que l'autre. Tu n'as pas voulu me
» ſurpaſſer. Si Erimé t'aimoit mieux
» que moi, dans ſes bras même je
» ſentirois ton avantage, & j'aurois
» peut-être une fureur qui deviendroit
» funeſte à tous trois. « Mouza fut
long-temps ſans répondre : il dit enfin.
» Je viens de m'interroger. Je t'avoue

» que si la belle Erimé donne son cœur
» à l'un & à l'autre, ou si elle nous
» laisse ignorer qui des deux elle pré-
» fere, je sens que je serai heureux de
» ton bonheur & du mien. Interroge
» ton cœur, & tu me répondras.
Tolho, après avoir rêvé quelque tems, dit à son ami. » O moitié de moi-
» même! je sens que je puis tout par-
» tager avec toi. « A ces mots, ils s'embrasserent & formèrent sur le champ le dessein de retourner au Village d'Ontaïo.

Ils partirent après un leger repas, & à l'entrée de la nuit; il falloit monter des rochers difficiles & traverser de vastes forêts qui leur étoient inconnues; mais ils observoient les astres; &, de plus, pour ne point s'égarer, ils

n'avoient qu'à ſuivre les bords du grand fleuve. Dans la route, ils chantoient ſouvent la chanſon d'Erimé : ils convenoient enſemble de la maniere dont ils lui parleroient de leur paſſion, & des moyens qu'ils employeroient pour engager cette belle fille à ne donner à aucun des deux la préférence ſur l'autre. Ils marchoient avec joie, pleins d'eſpérance & impatiens de revoir Erimé. Ils avoient déja franchi les rochers & ils avançoient dans la forêt. Ils étoient près de la fin de leur journée, & déja le crépuſcule commençoit à rendre la verdure plus ſombre & plus profonde. Ils entendirent du bruit aſſez près d'eux & diſtinguèrent quelques voix. Ils avancèrent vers le bruit & bientôt ils virent une petite

troupe de sept ou huit Outaouais & de cinq Captifs Iroquois. Mouza regarda Tolho & lui dit : » Je sens mon » cœur qui bondit dans mon sein ; il » s'élance loin de moi, il m'emporte » vers les Ennemis de nos Peres. « » Tolho regardoit les Outaouais avec » des yeux étincelans de rage. » Mon » arc, disoit-il, se tend dans mes mains ; » mes fléches vont partir d'elles-mê- » mes ; on connoîtra les deux Amis. « A ces mots, ils tirent leurs fléches qui tuent un Outaouais & en blessent deux, dont un seul fut hors de combat. Les deux Amis jettent leur arc derrière le dos, & la massue à la main, fondent sur les Outaouais qui viennent à eux au nombre de quatre, tandis que deux autres emmenoient les prisonniers.

Tolho & Mouza échappèrent adroitement à ces quatre Outaouais, & s'élancèrent comme des traits sur ceux qui conduisoient les Captifs. La nuit qui succédoit au crépuscule & les rameaux des grands arbres répandoient tant d'obscurité, qu'on avoit peine à distinguer les objets. Les deux Sauvages voyant des Ennemis & ne sçachant pas leur nombre, songèrent à se sauver, mais après avoir massacré leurs Captifs. Mouza le premier arrive à leur secours & les deux bourreaux prirent la fuite. Tolho les poursuivit un moment. Deux Captifs cependant avoient été assommés, & dans ceux qui restoient, Mouza reconnut Erimé & Checiko. » Erimé, Erimé, s'écria-t-il, » je mourrai ou je te sauverai la vie. «

» Je te la dois, jeune & beau Mouza, » dit Erimé, je te la dois. « Au cri de » Mouza, à la voix d'Erimé, Tolho revient; les Outaouais réunis reviennent les attaquer. Erimé & ſes deux Compagnons, enchaînés encore, s'éloignoient du combat avec peine, & en traînant avec leurs chaînes les cadavres des deux Iroquois maſſacrés. Les deux Amis tuèrent d'abord deux Outaouais. Tolho en vit un qui retournoit ſur les Captifs : il courut à lui & le tua. Erimé tremblante & lui tendant la main, le pria de rompre leurs liens. Tolho, yvre d'amour & de joie, lui rendit ce ſervice; mais il fallut un peu de temps. Dès qu'Erimé fut libre, elle ſe précipita aux genoux de ſon libérateur qui s'en dé-

barraſſa pour aller rejoindre ſon Ami.

Quelle fut la crainte & la douleur de Tolho, quand il ne retrouva plus ni Mouza, ni les Outaouais! Il répéta pluſieurs fois de toutes ſes forces le nom de Mouza: on ne lui répondit point. Il prêta l'oreille & il n'entendit que le bruit terrible de Niagara. Il revint vers Erimé, qui, dégagée de ſes liens, achevoit de briſer ceux de ſes Compagnons. Tolho les arma de l'arc & des fléches de deux Outaouais tués dans le combat. Ils erroient tous au haſard dans cette obſcurité vaſte & profonde, au bruit des flots qui ſe précipitoient des montagnes; ils jettoient de temps en temps des cris de douleur, & quoiqu'aſſurés de n'être point entendus, ils répétoient de moment en mo-

ment le nom de Mouza. Après avoir fait dans la forêt plusieurs tours & détours, ils se retrouvèrent au lever du soleil, sur le lieu du combat : ils y virent les corps de quatre Outaouais, & cherchèrent en vain celui de Mouza. Tolho accablé de lassitude & de désespoir, affoibli par le sang que de légères blessures lui avoient fait répandre, tomba sans sentiment aux pieds d'un vieux chêne : Erimé & les deux Iroquois firent leurs efforts pour le rappeller à la vie ; il reprit peu à peu du mouvement ; on vit les larmes couler le long de ses joues, & ses yeux s'ouvrirent : il regarda autour de lui & prononça le nom de Mouza.

Erimé étoit à ses côtés, & cherchoit à le consoler par les caresses les

plus tendres : elle lui juroit, au nom du Grand Esprit, un attachement éternel. Tolho la regarda & lui dit : » Mouza étoit ton Amant : c'est lui » qui le premier t'a sauvé la vie : les » Outaouais vont dévorer l'ami de » Tolho & le cœur qui t'adore. « Erimé se tut & fondit en larmes. Ils se livroient ensemble à leurs douleurs ; Cheriko se leva. C'étoit un homme de cinquante ans, distingué par plusieurs actions de courage : il avoit même été plus d'une fois Chef de guerre & toujours victorieux : on estimoit dans Ontaïo son grand sens & sa justice. » Jeune homme, dit-il à Tolho, » je suis touché de ta douleur ; mais » la douleur ne doit point abattre » l'homme. Les perfides Outaouais

» ont enlevé ton ami : ils l'ont peut-
» être laiſſé vivre encore. Allons lui
» rendre la liberté : s'il n'eſt plus,
» allons le venger & teindre les eaux
» du grand fleuve du ſang des Ou-
» taouais. Les perfides ſont venus
» comme des brigands nous enlever
» une femme & quatre guerriers ; nous
» ne ſommes qu'à deux journées d'On-
» taïo ; allons y réveiller la guerre. En
» arrivant, je vais donner le feſtin des
» combats : je rappellerai à nos guer-
» riers, les victoires qu'ils ont rempor-
» tées avec moi : ils me nommeront
» leur Chef & tu ſeras vengé. «

Tolho, ranimé par l'eſpérance de ſauver ſon ami ou de le venger, rendit graces à Cheriko : ils ſe mirent en chemin. Erimé ne quittoit point les

pas

pas de son libérateur. Vers les deux tiers du jour, ils s'arrêtèrent auprès d'un ruisseau bordé de fraises, de framboises & d'autres fruits. Erimé en cueilloit qu'elle présentoit à Tolho : elle lui parloit, elle le consoloit sans cesse : celui-ci, touché, attendri, hors de lui-même, lui dit combien elle lui étoit chère. Erimé baissa les yeux & rougit. » Garde-toi, lui dit Tolho, » de me répondre ; ne jette point sur » moi les yeux du mépris, ne me re- » garde point des yeux de l'amour ; » garde-toi d'expliquer ton cœur ; c'est » la récompense que je te demande » pour t'avoir sauvé la vie. Je sauverai » mon ami, ou je livrerai mon sein » aux fléches des Outaouais. Si nous » vivons, si Mouza & Tolho se retrou-

» vent encore sur la même natte, ils » viendront à toi, ils te parleront; tu » nous répondras alors. Jusques-là, » gardons-nous d'expliquer nos cœurs. Il prononça ces mots d'un air touché & en même temps terrible. Erimé fut émue de ce discours & ne le comprit pas.

Ils alloient quitter le ruisseau & se remettre en chemin, lorsqu'ils virent sortir du bois plusieurs hommes armés. Erimé fit un cri d'effroi, mais elle fut bientôt rassurée; elle & ses Compagnons reconnurent les Iroquois d'Ontaïo & ceux de plusieurs Villages qui s'étoient réunis contre les Outaouais. Les Iroquois furent charmés de retrouver Cheriko, Erimé & Tolho: ils pleurèrent les deux Guerriers qu'on

avoit perdus : ils eſpérèrent que Mouza vivroit encore, & ils ſe dirent qu'il ne falloit pas perdre le moment de le délivrer.

Lorſque les Peuples de ces contrées ont fait des priſonniers, ils les deſtinent quelquefois à remplacer auprès des veuves les époux qu'elles ont perdus ; mais le plus ſouvent, ces malheureux ſont deſtinés à ſouffrir les ſupplices les plus recherchés & les plus cruels. Je ne veux point en faire la deſcription : le tableau feroit horreur.

Je me contenterai de dire que ces Barbares ont perfectionné l'art de faire ſouffrir leurs victimes ſans les faire mourir promptement. Les premiers jours, on les accable d'outrages & de bleſſures douloureuſes qui n'attaquent

point les principes de la vie ; les jours ſuivans, les bleſſures ſont plus grandes, & enfin ces miſérables expirent le cinquiéme ou ſixiéme jour dans les tourmens les plus affreux. Il eſt d'uſage de ne mettre les priſonniers à la torture, qu'après leur avoir donné de grands feſtins.

Les Iroquois ſe flattoient d'arriver chez leurs Ennemis avant que les ſupplices de l'infortuné Mouza fuſſent commencés : ils marchèrent toute la nuit & le jour ſuivant. Erimé qui ne pouvoit les ſuivre, retourna au Village d'Ontaïo : elle ſe ſépara de Tolho & de Cheriko en fondant en larmes & en leur diſant : » Allez délivrer Mou-» za. «

Le ſoir du ſecond jour les Iroquois

apperçurent les fumées d'Aoutan, le principal Village des Outaouais. Le Chef plaça Cheriko & quelques jeunes gens dans un bouquet de bois peu distant du Village : il cacha le gros de la troupe sous de grands arbres à fruit & dans des champs de maïs. Là ils attendirent la nuit, & l'ordre fut donné d'attaquer Aoutan une heure avant le jour.

Il y a, dans les Villages de ces Peuples, une Place destinée au supplice des prisonniers ; auprès de cette Place, on construit une loge dans laquelle on garde ces malheureux.

Cheriko & quelques Sauvages, du nombre desquels étoit Tolho, furent chargés de se rendre directement à cette loge avant qu'on eût commencé

l'attaque, & d'y délivrer Mouza s'il vivoit encore.

Au moment preſcrit, les Iroquois ſe mirent en mouvement. Cheriko & Tolho furent reconnus pour ennemis à l'entrée du Village qui ne s'attendoit point à être attaqué ſi promptement. L'allarme fut donnée, mais Cheriko & Tolho marchèrent, ſans s'arrêter, à la loge des priſonniers. Ils caſſerent la tête aux deux Outaouais qui gardoient cette loge, dans laquelle ils trouvèrent Mouza étendu ſur une natte, pâle & couvert de playes & de ſang.

Tolho jetta un cri & ſe précipita ſur la natte à côté de ſon ami, ſans qu'il lui fût poſſible d'articuler un mot. Mouza ſe releva, & ranimé par la pré-

ſence de Tolho & par le bruit du combat qui commençoit à ſe faire entendre ; » ô mon ami, donne-moi des » armes, dit-il ; mes bleſſures ſont » cruelles, mais elles n'ont point épuiſé » mes forces. La douleur pourroit-elle » empêcher ton ami de combattre » avec toi ? « On lui donna un arc & des fléches ; ils ſortirent de la loge ; Mouza marchoit avec peine & combattoit avec rage. Les Outaouais ſurpris, furent d'abord vaincus : la plûpart prirent la fuite & ſe diſperſerent dans les forêts : ce qui ne put fuir, fut maſſacré ſans pitié. Quelques uns vendirent chèrement leur vie. Cheriko reçut une fléche dans la poitrine. Ce malheur empoiſonna le plaiſir des Vainqueurs & fut ſurtout ſenſible à Tolho & à Mouza.

Les Iroquois, après avoir mis tout à feu & à sang, se rassemblèrent sur la place & se disposerent à partir. Ils enchaînèrent quelques jeunes hommes qu'ils destinoient à remplacer les guerriers qu'ils avoient perdus & ils se mirent en marche. Les prisonniers transportoient sur des brancards Cheriko qui étoit blessé dangereusement & Mouza que ses playes empêchoient de suivre la troupe. Tolho ne quittoit point le brancard de son ami. Bientôt ils se contèrent ce qui étoit arrivé à chacun d'eux depuis qu'ils ne s'étoient vus. Mouza fut transporté de joie d'apprendre qu'Erimé étoit sauvée; il le fut aussi de la manière dont Tolho avoit parlé à cette fille. Après avoir exprimé à son ami tous les sentimens

qui rempliſſoient ſon cœur : » J'ai été
» digne de toi, lui dit-il ; tu me vis
» combattre ; tu ſçais que les Outaouais
» ne me réſiſtoient pas : ils ne me ré-
» ſiſtoient pas les perfides Outaouais ;
» mais deux d'entr'eux me ſurprirent,
» me ſaiſirent par derrière, me lièrent
» les mains & me forcèrent à les ſui-
» vre. Je t'appellai à mon ſecours ; tu
» ne me répondis pas. Je craignis que
» la fléche de l'Outaouais n'eût fait
» couler ton ſang. Je marchois accom-
» pagné de ma douleur & j'arrivai le
» lendemain dans l'enceinte d'Aou-
» tan. Les femmes & les enfans m'ac-
» cablèrent d'injures & me lancèrent
» des pierres : je ne fus ébranlé ni par
» les coups, ni par les outrages ; je
» traverſai le Village à pas lents, le

» front calme & la tête élevée, & » mes regards exprimoient le mépris. » Cependant le déſeſpoir étoit dans » mon cœur ; je craignis que les Ou- » taouais ne viſſent ma triſteſſe. S'ils » l'avoient vue, ils auroient dit que » ton ami craignoit les ſupplices & la » mort. Je fus entourré des veuves des » Outaouais. L'une d'elles dit ces pa- » roles. Que le jeune Iroquois ſoit le » maître de ma cabane, & que ſa » chaſſe nourriſſe mes enfans. Femme, » lui répondis-je, les Outaouais ne me » compteront point au nombre de leurs » Chaſſeurs, & je ne ſerai point le maî- » tre de ta cabane ; je demande la » mort. Les veuves & les jeunes gens » jettèrent des cris d'indignation, & » je fus condamné aux ſupplices. Le

» lendemain, je ſouffris pendant deux
» heures la cruauté de nos Ennemis.
» Tu vois qu'ils ont placé des fers brû-
» lans ſur pluſieurs endroits de mon
» corps : ils ont arraché pluſieurs de
» mes ongles. Mon cher Tolho, je
» me ſuis montré homme, & voici ce
» que je leur ai chanté.

» J'ai vu vos priſonniers chercher
» d'un œil inquiet la veuve qui vien-
» droit les ſauver ; mais les veuves des
» Iroquois ne veulent point de vos
» Guerriers pour époux.

» J'ai vu vos priſonniers, je les ai
» vu rire dans la douleur ; mais ils ne
» vont point au-devant de la douleur
» comme le jeune Iroquois.

» Femmes, Enfans, Guerriers d'Aou-
» tan, vous prolongez mes ſupplices,

» & je chanterai ma douleur; redou-
» blez mes ſupplices, & je ceſſerai de
» vivre parmi vous.

» O vaillans Iroquois, mes freres!
» O Tolho, l'ami de mon cœur!
» O belle Erimé, la plus chère des
» filles! je ne vivrai point parmi vos
» Ennemis; je me complais dans ma
» mort. Adieu. «

Pendant ce récit, Tolho verſoit des larmes d'attendriſſement & d'admiration : il jouiſſoit des vertus de ſon ami & du plaiſir de l'avoir délivré.

Cependant les bleſſures de Mouza ſe guériſſoient, malgré la fatigue de la route. Chez ces Peuples, dont le ſang n'eſt point corrompu par les vins, les mets & la débauche de nos climats, les plus grandes bleſſures ſont guéries

en peu de jours, surtout dans la jeunesse. Cheriko, plus âgé que Mouza & blessé plus dangereusement, sembloit s'affoiblir & s'éteindre: il conservoit à peine un reste de vie, lorsque la petite armée des Iroquois arriva dans Ontaïo. Mouza & Tolho lui avoient prodigué leurs soins, & il étoit rempli de vénération & de tendresse pour ces deux jeunes gens. Il les avoit entendu souvent, pendant la route, prononcer le nom d'Erimé, en se parlant avec beaucoup d'émotion: il avoit deviné qu'ils étoient amoureux de sa nièce, & il leur avoit fait à ce sujet, quelques plaisanteries qui les affligèrent.

Le matin du jour qu'on arrivoit dans Ontaïo, Tolho & Mouza revélèrent leur passion & leur dessein à Cheriko:

ils oſerent le conjurer de leur être favorable. Le vieillard fut d'abord oppoſé à une ſorte d'union qui, ſans être contraire au caractère & aux mœurs des Iroquois, n'étoit pas dans leurs uſages. Il ſentit que cette union avoit des dangers; il les fit voir aux deux Amis; il les exhortoit à combattre leur paſſion; mais pour réponſe à cette exhortation, ils lui contèrent tout ce qu'ils avoient fait. Alors le vieillard, touché de l'état cruel de ces deux jeunes Héros, attendri par leurs larmes, plein de reſpect pour leur amitié généreuſe, aſſuré que ſa nièce, qui alloit le perdre, vivroit dans l'opulence & reſpectée de ſon Village, pour avoir fait la conquête des deux plus braves Guerriers de la Nation, perſuadé que

la délicateſſe & la force de leur amitié les rendroit ingénieux à prévenir la jalouſie, convaincu même que la conduite que ces deux Amis ſe propoſoient de tenir avec Erimé, pouvoit leur faire éviter non toutes les peines, mais toutes les diſſentions, entraîné auſſi par le ſentiment des ſervices qu'ils avoient rendus à ſa nièce & à lui, & que Tolho & Mouza lui rappellèrent, il leur promit de les ſervir avec chaleur auprès d'Erimé.

Cependant les filles, les enfans, les vieillards d'Ontaïo vinrent au-devant des Vainqueurs, chantant leurs louanges. Tolho & Mouza marchoient à la tête de la troupe, comme ceux des Guerriers qui s'étoient le plus diſtingués. Erimé fut ravie de revoir les

deux jeunes Amis. Tolho lui conta tout ce que Mouza venoit de souffrir chez les Outaouais. Mouza lui conta les exploits de son ami qui l'avoit délivré ; mais bientôt elle ne parut occupée que de la blessure de Cheriko. Il crut sentir que sa fin approchoit : il fit sortir de sa cabane tous les Iroquois, & quand il fut seul avec sa nièce : » Erimé, dit-il, je vais passer dans la » terre étrangère ; c'est à toi, fille de » ma sœur, à donner à mes amis un » festin sur ma tombe. Que le poteau » que tu éleveras auprès de ma tombe, » dise à mes amis, quel homme fut » Cheriko. Les chevelures de vingt- » trois de nos Ennemis tapissent ma » cabane. J'ai cinq fois été Chef de » guerre ; je n'ai perdu que six hommes,

» &

» & j'ai pris ou tué cent hommes à
» l'Ennemi. La fléche de l'Outaouais
» m'a frappé, lorſque je délivrois un
» Iroquois; les tigres & les ours crai-
» gnent la maſſue de Cheriko; l'ori-
» gnal & le chevreuil ont rempli mes
» chaudières; ma chaſſe a nourri ſou-
» vent les enfans de la veuve & le
» vieillard; je n'ai jamais été coupable
» du grand crime. (C'eſt le nom que
les Iroquois donnent à l'ingratitude).
» Mon eſprit n'a jamais perdu la mé-
» moire du bienfait. Voilà ce que doit
» dire le poteau que tu éleveras ſur
» ma tombe. Je te laiſſe d'autres de-
» voirs. O toi, qui me dois la gloire
» & les beaux jours de ta jeuneſſe,
» n'oublie jamais ce que nous devons
» à Tolho & à Mouza. Ils t'aiment

» plus que la lumiere; ils ne peuvent
» en jouir ſans toi: tu ſçais comme ils
» ſont unis; la vie de l'un eſt la vie de
» l'autre; & cependant Mouza ne peut
» te céder à Tolho, celui-ci ne peut
» te céder à Mouza: ils ont briſé tes
» liens, & ils vont perdre la vie con-
» ſumés par l'Amour. Ne me laiſſe
» point partir pour la terre étrangère,
» ſans m'aſſurer que les deux plus bra-
» ves de nos Guerriers, les meilleurs
» entre nos jeunes gens, ne ſeront
» point malheureux; qu'ils habitent
» avec toi la cabane que je te laiſſe.
» Il n'eſt qu'un danger à craindre pour
» toi. Tu mettras la colère dans leur
» cœur, ſi tu laiſſes voir qu'il en eſt un
» que tu préferes à l'autre; tu rompe-
» rois leur amitié, qui fera leur gloire

» & la tienne. Tous deux méritent
» ton cœur ; qu'ils le poſſedent égale-
» ment ; ne ſouris point à l'un, ſans
» ſourire à l'autre ; réponds à leur
» amour, ne le préviens jamais. Vis
» heureuſe, ma chère Erimé, tu le
» peux ; ſouviens-toi de Cheriko, qui
» va bientôt dans la terre que le Grand
» Eſprit couvre en tout temps de fruits
» & de fleurs. «

Cheriko ceſſa de parler, & ſa niece verſa quelques larmes. Après un moment de ſilence, elle dit qu'elle devoit tout aux deux jeunes Amis & à lui, & qu'elle ne ſeroit point coupable du grand crime.

Cheriko appella Tolho & Mouza, qui étoient dans une chambre voiſine & ſéparée de celle du Vieillard par

une cloison de natte : ils auroient entendu le discours du Vieillard, si sa voix avoit été moins foible ; mais ils entendirent du moins la réponse d'Erimé : ils entrèrent en se précipitant aux pieds de cette belle fille : chacun d'eux prit une de ses mains, qu'il couvrit de ses baisers. » Nous serons tous heureux, » dit Mouza ; « Nous vivrons pour » Erimé, dit Tolho. « Ils se jettèrent aux pieds de Cheriko, & lui rendirent graces. Le Vieillard parut un moment ranimé par la joie de ses amis. Il leur dit qu'il se trouvoit mieux. Le lendemain, il parut avoir plus de forces ; & il donna beaucoup d'espérance qu'il pouvoit guérir. Mouza & Tolho se dirent qu'il étoit temps d'achever leur mariage, & que le Vieillard se portoit

assez bien pour qu'on pût en parler à sa niece.

Dans les différentes conversations qu'ils avoient eu ensemble le jour précédent, ils avoient décidé qu'ils ne verroient leur épouse en particulier que la nuit; mais ils n'avoient point décidé auquel des deux seroit accordée la premiere nuit. Ils prenoient l'un & l'autre des détours pour se parler de cet article délicat. Tous deux étoient dévorés d'impatience : ils craignoient également de paroître demander une préférence & d'exciter entre eux de la jalousie; enfin Mouza céda le premier à la générosité de son cœur. » Tolho, » dit-il, je serois malheureux, si la » belle Erimé te nommoit ce soir son » époux; mais c'est Mouza qui te céde

» les plaisirs de cette nuit; sois heu-
» reux. « Après ce peu de mots, il
» s'éloignoit en soupirant. » Arrête,
» s'écria Tolho, arrête. J'atteste le
» Grand Esprit que Tolho est aussi
» capable que toi de dompter son
» cœur. « Je le crois, dit Mouza;
» mais sois le plus heureux cette nuit,
» je n'en serai point tourmenté. « Je
» le serai, dit Tolho; j'aurai la honte
» d'être le moins généreux. « Mouza
l'interrompit en disant : » Je suis le
» premier à qui Erimé a dit les paroles
» d'amour, & c'est moi qui, le pre-
» mier, ai sauvé les jours d'Erimé dans
» la Forêt. Quelles tortures n'ai-je pas
» souffertes pour elle chez les Ou-
» taouais; mais qu'importe, sois heu-
» reux, je ne serai point jaloux. Ah!

» dit Tolho, que n'ai-je pas souffert » le jour où je voulus me précipiter » dans le grand fleuve? Que n'ai-je pas » fait pour Erimé & pour toi? Ne me » devez-vous pas tous deux la vie & la » liberté? Mais qu'importe, que Mou- » za soit heureux cette nuit, je ne » serai point jaloux. « Mais, dit Mou- » za, si Cheriko nommoit celui d'en- » tre nous..... « J'y consens, dit » Tolho. « Ils entrèrent dans la caba- ne; ils racontèrent ce qui venoit de se passer entre eux. Mouza qui avoit fait, le premier, le sacrifice de soi-même, fut nommé par Cheriko. Il fit signe à sa niece de passer dans la chambre voisine où Mouza la suivit.

Tolho rougit, pâlit, garda quelque temps le silence, & après un moment

de réflexion, s'occupa vivement de Cheriko. Il lui rendoit des soins, même inutiles, avec un zéle & une activité extrêmes : il montroit, sur la santé du Vieillard, une inquiétude dont cette santé n'étoit pas l'objet. Il ne pouvoit rester un moment tranquille sur sa natte : il entendit quelque bruit dans la chambre voisine : il se leva & sortit de la cabane avec précipitation.

Cependant Mouza se trouvoit au comble de ses vœux. Erimé, jeune, belle, vive, recevoit avec transport les caresses de son époux. Après s'être abandonnés l'un & l'autre à l'yvresse des sens, ils devinrent tendres. » Oh! » disoit Mouza, tu es l'ame de nos » ames; tu es la seule femme qui soit » belle pour mon ami & pour moi;

» C'eſt pour moi que tu es belle aujourd'hui ; tu le ſeras demain pour mon » ami. Dis-moi que tu aimes Tolho, » & demain garde-toi d'oublier Mouza. « Erimé lui dit que Tolho lui étoit cher, & lui prodigua encore les careſſes les plus tendres. Mais à peine cet ami généreux apperçut la premiere lueur du crépuſcule ; » Je » ſouffre, dit-il à Erimé, des peines de » mon ami : allons lui dire combien il » eſt aimé. «

Cependant lorſque Tolho étoit ſorti de la cabane, il s'étoit arrêté ſous les arbres qui l'environnoient. La nuit étoit obſcure, le vent agitoit le feuillage, on entendoit les animaux féroces qui rugiſſoient dans l'éloignement. Ces bruits lugubres & les ténébres

ajoutoient à la triſteſſe & à l'agitation de Tolho : il ſe remit en mouvement & ſe promenoit à grands pas autour de la cabane : il s'en approchoit par un inſtinct machinal ; mais il s'en éloigna ſubitement, dans la crainte d'entendre quelques mots qui lui auroient percé le cœur. Le crépuſcule ne devoit pas tarder à paroître, la cauſe des ſupplices de Tolho devoit bientôt ceſſer ; il regardoit du côté de l'Orient. La couleur opale qu'il découvroit ſur cette partie du Ciel, lui annonçoit le jour & le repos ; les tranſports de ſa jalouſie devenoient moins violens ; ſon inquiétude ſe calmoit peu à peu ; ſon ame forte & vive, diſpoſée à l'enthouſiaſme, retrouvoit celui de l'amitié ; elle s'y livroit, elle ſentoit même la joie,

& l'amour n'étoit plus pour elle un tourment. » Soleil, s'écria-t-il, fors » de ton grand lac & de tes nuages; » Pere de la vie, Fils aîné du Grand » Eſprit, chaſſe les ombres.

» Soleil, rends la joie au monde; » que les ombres ſont terribles! Qu'el- » les peſent triſtement ſur la terre! C'eſt » dans les ombres que le tigre ſurprend » ſa proie & que la jalouſie déchire le » cœur. «

Il avoit à peine prononcé ces derniers mots, qu'il ſe vit dans les bras de ſon ami. » Ah! dit Mouza, il ne » manque à mon bonheur qu'un ſouris » de Tolho. Cher ami, ſois content, » Erimé nous aime l'un & l'autre. « Ils rentrèrent enſemble dans la cabane. Erimé & Mouza montrèrent à

Tolho plus de tendreſſe que jamais : ils le prévenoient ſur tout ; ils s'occupoient de lui ; enfin la Nature leur inſpiroit tout ce qu'il falloit faire & dire pour conſoler l'amour propre de partager ce qu'il veut poſſéder ſeul. Tolho reprit ſa gaieté, & ils paſſerent enſemble une journée délicieuſe. Cependant vers le ſoir, Mouza parut un peu rêveur. Erimé en devina la cauſe ; elle eut pour lui une partie des attentions qu'un moment auparavant elle avoit eues pour Tolho. Celui-ci devina le motif des attentions d'Erimé & les imita. Quelqu'avide qu'il fût des plaiſirs qui l'attendoient, amoureux, ardent, paſſionné, mais généreux, il ne fut pas inſenſible à la nuance de triſteſſe qu'il remarquoit ſur le viſage de

ſon ami. La nuit vint, & Cheriko demanda qu'Erimé & Tolho le laiſſaſſent ſeul avec Mouza. Ils lui obéirent.

Tolho paſſa les premieres heures de la nuit dans les tranſports les plus délicieux, & jouit de tous les plaiſirs que lui avoient promis les charmes d'Erimé & l'emportement de ſa paſſion. Erimé parut répondre à ſon amour. On n'a point ſçu lequel de ces deux époux lui étoit le plus cher & le plus agréable. On a dit qu'elle étoit plus tendre avec Mouza & plus paſſionnée avec Tolho. Dans cette premiere nuit qui vaut toujours mieux que celles qui la ſuivent, lorſque les tranſports de Tolho furent un peu calmés : » Erimé, dit-il, » tu es l'ame de nos ames : nous vi» vons en toi. S'il en eſt un de nous

» qui ſoit plus cher que l'autre à ton
» cœur, ne laiſſe point échapper ce
» ſecret : un mot de ta bouche ôteroit
» la vie aux deux Amis. Régne ſur
» Tolho, régne ſur Mouza, & qu'ils
» conſervent juſqu'au tombeau les ſen-
» timens qu'ils ont l'un pour l'autre &
» pour toi. « Jai aſſocié mon cœur à
» vos cœurs, répondit Erimé : ſoyez
» heureux, je ſerai heureuſe. «

Mouza, reſté ſeul avec Cheriko, lui parut accablé de ſa triſteſſe. « Jeune
» homme, lui dit le Vieillard, tu as
» chanté dans les ſupplices, & tu te
» laiſſes abattre par la jalouſie. Quand
» tu bravois les tourmens chez les
» Outaouais, que faiſois-tu ? Ton ame
» s'élançoit au dehors, le fer & le feu
» ne ſaiſiſſoient point ta penſée, & la

» douleur qui se promenoit sur tout
» ton corps, ne pénétroit point jusqu'à
» toi. « Il est vrai, dit Mouza, mais je
» portois alors ma pensée sur Tolho &
» sur Erimé ; je les vois dans ce mo-
» ment, je les vois, & ce sont eux qui
» m'affligent. Oh bon Vieillard ! où
» porterai-je ma pensée ? où pourra-
» t-elle s'arrêter loin d'Erimé & de
» Tolho ? « Porte-là, dit Cheriko,
» dans le passé & dans l'avenir ; rappel-
» le-toi les délices dont l'amitié a rem-
» pli ton cœur, les secours & la gloire
» qu'elle te promet : pense à la nuit
» heureuse que tu as passée avec Eri-
» mé, & aux nuits semblables qui te
» sont promises encore. O jeune hom-
» me ! il nous est donné quelques mo-
» mens qu'il faut saisir avec avidité ;

» & dont il faut jouir avec yvreſſe ;
» mais dans le plus grand nombre de
» nos momens, nous ſouffrons, ſi
» nous ne ſçavons pas jouir de l'avenir
» & du paſſé, du ſouvenir & de l'eſ-
» pérance. Je me tais, je t'abandonne
» à tes penſées, & ſi tu ſçais les diri-
» ger, tu retrouveras ton courage.
» Souviens-toi que la nuit marche à
» grands pas; le jour la ſuit. «

Mouza, qui trouvoit tous les momens de cette nuit d'une énorme longueur, ſortit dans l'eſpérance de voir bientôt l'aurore. Cette eſpérance & le diſcours du Vieillard avoient un peu ranimé Mouza : il n'étoit plus dans l'abattement : une douleur qu'on veut combattre & qui eſt mêlée d'eſpérance, agite l'eſprit, diſpoſe le corps au mouvement;

vement. Mouza se promenoit sous les arbres qui étoient aux environs de la cabane : l'air étoit frais, le ciel étoit pur, la nuit tranquille ; les étoiles étinceloient à travers les arbres, les pâles rayons de la lune perçoient le feuillage, ils tomboient sur la rosée du gazon qui sembloit couvert d'un voile d'argent ; un ruisseau peu distant rouloit & murmuroit dans une prairie voisine : Mouza l'entendoit ; il entendoit aussi le chant voluptueux & tendre de quelques oiseaux qui annonçoient le crépuscule. Ce calme & cette fraîcheur de la Nature ; cette douce lumiere, cette obscurité modérée, ces sons variés qui interrompoient foiblement le silence de la nuit, l'espérance de voir bientôt renaître l'aurore, ne firent point cesser

la mélancolie de Mouza, mais lui prêtèrent des charmes. Son ame avoit encore des regrets, de l'inquiétude; mais cette inquiétude, ces regrets, étoient accompagnés d'amour, d'amitié, d'eſpérance : ces ſentimens, les plus agréables de l'humanité, dominoient dans le cœur de Mouza; il ſe livroit à ſa ſenſibilité vive & profonde, & il l'exprima bientôt avec cette facilité & ce talent naturel que tous les Sauvages ont pour la Poëſie.

» J'aime, dit-il, j'aime : l'eſprit d'a-
» mour eſt mon ame; qu'il me donne
» de vie & de délices! J'aime.

» Mes larmes coulent; il m'échappe
» des ſoupirs profonds; mes larmes me
» ſont chères, mes ſoupirs ſont doux,
» j'aime.

» Que ce silence, cette douce obscu-
» rité, ces astres d'or, cette belle lune,
» ce chant des oiseaux, ont de char-
» mes pour moi ! J'aime.

» J'aime Erimé; j'aime Tolho, &
» c'est parce qu'ils me sont chers, que
» tout me plaît dans la Nature.

» L'aurore va blanchir l'Orient; le
» jour va paroître, & il sera plus déli-
» cieux encore que cette belle nuit.
» J'aime. «

Après cette douce yvresse, Mouza rentra dans la chambre de Cheriko : il y trouva le couple qu'il aimoit; il étoit si rempli de ses sentimens, qu'il fut quelque temps sans pouvoir les exprimer. Il reçut & rendit bientôt les caresses les plus tendres. Tous trois paroissoient contents, & ils l'étoient.

Ce qui ajoutoit encore à leur bonheur; Cheriko guériſſoit de ſa bleſſure. Le grand ſens de ce ſage Vieillard contribua beaucoup à maintenir la paix dans ce ménage extraordinaire. La paſſion des deux Amans éveillée de temps en temps par un peu de jalouſie, ſe conſerva long-temps dans ſa force; Erimé ne parut ſe réfroidir ni pour l'un ni pour l'autre de ſes époux. Tous trois, après avoir paſſé leur premiere jeuneſſe dans les plaiſirs & l'agitation de l'Amour, jouirent de la paix & des douceurs de l'amitié. Erimé devint un nouvel ami que s'étoient donné Tolho & Mouza : toujours auſſi intimement unis qu'ils l'avoient été dans l'enfance, ils continuèrent de ſe diſtinguer par leur adreſſe à la chaſſe, & par leur va-

leur à la guerre. Ils furent souvent les Chefs de leur Nation, & ils partageoient le commandement comme les dangers; ils consolèrent Cheriko de sa vieillesse, ils imitèrent ses vertus. L'heureuse Erimé fut toujours vigilante, douce, attentive, laborieuse, & le modele de la fidélité conjugale.

FIN.

ERRATA.

PAGE 19, *ligne* 8, *retranchez* l'amas de vapeurs.
Page 26, *ligne* 4, de goûter, *lisez* de ne goûter.
Page 29, *ligne* 12, que tu ne cesseras d'aimer, *lisez* que tu ne cesseras jamais.
Page 30, *ligne derniere*, ne pouvoient pas, *effacez* pas.
Page 33, *ligne* 7, que ce qu'ont fait, *ôtez* que.
Page 43, *ligne* 18, Checiko, *lisez* Cheriko.
Page 79, *ligne premiere*, sur tout, *ôtez* tout.

74 248
20 Nov 74
TTL Hughes

E759
L554h

3/70

2 in 1

I-1-

① A-D[12]

by Antoine Marin
le Miere

1st edn

② π^2, A-E[8], F[4] Final blank

Cat. calc: A 436, 2668

by Jean François de
Saint-Lambert

Not in Sabin